

100
2221

Labrecque J. O.
647 St Catherine

Vol. I

LONGUEUIL, SAMEDI 29 AOUT 1885

No. 4

LE BOURRU

JOURNAL AGACANT.

BERTHELOT ET STE-MARIE,
EDITEURS-PROPRIETAIRES.

PRIX DU NO
UN CENT

BUREAU

LONGUEUIL, 36 RUE SAINT-CHARLES.

FEUILLETON DU BOURRU,

No. 4

COMMENT

MADemoiselle PICOCHÉ

RESTA FILLE

Un jeune homme ganté, rasé de frais en élégant costume de fantaisie, franchit un matin le seuil du débit de tabac qui fait l'angle de la place du Marché à Potinville.

— Avez-vous des londrés bien secs ? demanda-t-il à la marchande, après lui avoir civilement tiré son chapeau.

La marchande, qui se trouvait seule à son comptoir, avança, avec un peu plus d'empressement qu'elle ne le faisait pour ses clients ordinaires, la boîte aux londrés, tenue d'habitude hors de portée des mains profanes.

— Merci, dit le jeune homme.

Il prit la boîte, fit son choix, paya, et, en recevant sa monnaie, dit encore :

— Je vous remercie.

— Il y a du feu derrière la porte, fit remarquer la marchande, montrant du doigt le petit lumignon qui tremblottait dans un coin.

— Vous êtes bien aimable.

L'acheteur se hâta d'approcher du lumignon une des allumettes de papier qui s'entre-croisaient dans une rigole de fer-blanc. Puis, constatant au libre jeu de la fumée que son cigare, était pris, il salua encore et sortit.

— Voilà un jeune homme fort honnête, s'écria la marchande quand il fut dehors.

— C'est un étranger fit observer en se retournant une vieille fille qui venait de se croiser sur le seuil avec lui. J'ai déjà dû le voir quelque part.

Elle allait peut-être poursuivre ses réflexions, quand la marchande lui demanda :

— Vous venez chercher vos deux sous de tabac, mademoiselle Félicité ?

— Oui.

Un quart d'heure après, mademoiselle Félicité, assise près de sa fenêtre, regardait, en aspirant une prise, dans la direction de la rue, lorsque tout à coup :



DEUX MAUVAIS CAS DE PICOTTE A OTTAWA

SIR JOHN : — Je ne sais pas si jamais je reviendrai de cette attaque. C'est un cas de picotte noire. Si je n'en meurs pas, je serai marqué pour la vie.

BLAKE : — Mon cas date de 1872, Riel m'a donné la picotte qui m'a marqué comme ça. Je me suis trop gratté. Regarde moi et vois si j'ai l'air fin.

— Tiens, le voilà !

En même temps elle poussait du bras une fillette qui poussait près d'elle :

— La fillette jeta son ouvrage.

— Ce jeune homme ? Je m'en doutais.

Il a passé déjà deux fois ce matin. C'est lui qui est arrivé par le train de deux heures quarante.

Qu'est ce qu'il peut bien venir faire à Potinville ?

— Je ne sais pas.

— Les dames Ponceau nous le diront.

— Pourquoi n'as-tu pas demandé à madame Turpin ?

— Oh ! madame Turpin, au premier mot, elle a détourné la conversation.

— Vraiment ? fit la petite, dont la physionomie s'éveilla.....

— Cinq minutes après, sous prétexte de rassortir du fil, la fillette entra dans le magasin de mercerie des dames Ponceau qui faisait presque vis-à-vis au rez-de-chaussée de sa tante.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce jeune homme qui vient de passer tout à l'heure ?

— Un brun, avec de petites moustaches ?

— Oui.

— En pantalon rayé ?

— C'est ça même.

— Eh ! mais c'est le Parisien qui est descendu à l'hôtel de la *Quille d'argent* ?

— s'écria une ahahande, occupée à choisir du lacet.

— Comment ! vous ne savez pas pour quoi il vient, demanda mademoiselle Ponceau l'aînée avec un air de stupeur profonde.

— Non, dit la petite.

— Il vient pour épouser mademoiselle Picoche.

— Mademoiselle Picoche, la fille du marchand de drap ?

— Précisément.

— Ce que c'est que l'argent ! Si ça mérite un mari aussi bien !

— Le fait est, observa mademoiselle Ponceau la cadette, qu'il est joliment mieux qu'elle.

— D'autant, reprit la petite, qu'on le dit, lui, d'une amabilité.....